

CHRONIQUE D'UNE FOLIE PROGRAMMÉE

Il paraît que les écrivains, sont des gens un peu bizarres... L'écrivain, c'est moi, là... (Ben oui, moi, celle qui vous parle). « Hors normes » comme dirait une « cheffesse » de ma connaissance qui se croit la plus maligne... Cheffesse, cela sonne bien, vous ne trouvez pas ? Ca fait « chef de mes fesses ? ou de kermesse, non ?

Bon, passons ... Ça va, ça va, je ne recommencerai pas les jeux de mots bidons, c'est promis... J'ai dit : je ne recommencerai plus !. Eh, oh ! On se calme ! d'ailleurs, je fais mes excuses à tous les chefs du monde pour mes propos médisants. Cela vous va ? Bon, je continue. Et ne m'interrompez pas sans cesse, ça me déconcentre.

En tout cas, c'est ainsi qu'on les appelle, chez nous, les chefs femelles (les cheffesses). C'est écrit sur leur bulletin de salaires, alors vous voyez ?

C'est peut-être vrai, après tout... Je suis hors normes. A quatre heures du matin, je suis déjà devant mon ordinateur, les yeux rougis par la luminosité agressive de cet esclavagiste. Pourquoi ai-je accepté d'écrire ce livre ? Nom d'un chien ! J'ai le don de me fourrer toujours dans des histoires à dormir debout.

Je travaille trop et c'est peut-être pour cela que je commence à avoir des hallucinations. Ne riez pas. Cela arrive. Je ne suis pas Jeanne d'Arc, je n'entends pas des voix, mais l'autre jour j'ai vu passer des avions sur la route... Et si, c'est possible. Ce n'est pas forcément mieux, n'est-ce pas ? Bon, je n'irai pas tenter de sauver la France, ça rassure au moins mon mari. Pas mes collègues de travail. Elles me prennent pour une cinglée... Si, si, je vous assure ! Quand je pense que dans quatre heures je dois reprendre mon poste au bureau, j'en vomirais. J'ai envie de vomir chaque fois que j'y pense.

Cette nuit, j'ai rêvé que je les assassinais... Qui ? Elles, eux... Pas tous, pas toutes, rassurez-vous. Un bel assassinat, bien propre, dans les archives de la Société. Je les avais coupés en petits morceaux et je les avais rangés sur les étagères, bien alignés, en rang d'oignons. J'avais mis de jolies étiquettes dessus que j'avais fait à l'ordinateur, en couleurs, avec une petite bordure. C'était ravissant, tous ces yeux de vaches et de bœufs tranquilles qui me contemplaient d'un regard suppliant ! C'était si émouvant que j'avais envie de pleurer. Je n'aime pas être triste. Alors je les ai jetés à la poubelle pour ne plus être triste. Puis, je me suis réveillée. Il m'a fallu au moins trois tasses de café bien fort pour me remettre.

Maintenant il faut que j'écrive ce livre de malheur. C'est sur la folie. La folie... Est-ce que je sais ce qu'est la folie, moi ? Bon reprenons depuis le début, ne nous laissons pas disperser. Il faudrait au moins que je me renseigne, que je lise. Peut-être Freud ? Bof... Laissons l'ami Freud dormir tranquille. Je trouverai bien une idée. Pour le moment je ferais mieux de me préparer et de me maquiller. J'ai l'air d'avoir fait la bringue toute la nuit. Je vais encore me tromper dans mes comptes et me faire passer un savon mémorable. Vous ai-je déjà dit que j'avais envie de trucider quelqu'un ?

Dehors le vent gémit entre les planches d'un vieux volet qui ne tardera pas à rendre l'âme. On dirait un enfant qui pleure, j'ai envie de le bercer. La Tramontane a soufflé toute la nuit, sans répit. Les arbres du jardin ont perdu les dernières feuilles sèches restées accrochées à leurs branches décharnées comme par magie. A présent, les voilà complètement nus. Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors, pas plus qu'un chat ou un poisson rouge. Savez-vous que le vent rend fou ? Enfin, c'était les vieux qui disaient cela. Ce n'est pas scientifique. Or, la folie est scientifique, pas vrai ?

Je m'installe devant mon petit déjeuner sans cesser de penser à ce fichu roman. Je n'ai pas le moindre début de petit soupçon d'idée. Je beurre copieusement mes tartines, et je les trempe dans mon café noir. La quatrième tasse de la journée. L'aube pointe à peine le bout de son nez par la fenêtre de la cuisine. On dirait qu'un pyromane a mis le feu au ciel. J'attends que le soleil brille tout à fait pour partir. Je n'aime pas prendre ma voiture la nuit, surtout en ce moment. J'y vois trop de choses insolites. Vous ai-je déjà dit que j'avais des hallucinations ?

La radio hurle :

***Tremblement de terre en Colombie... Des milliers de morts...
L'Europe part au secours des sinistrés.
L'OTAN bombarde Belgrade...***

En me levant je renverse la tasse de café et je jure tout haut :

- Bon sang ! Mais je ferais mieux de dormir, moi !

Je perds dix minutes à nettoyer la nappe. La journée commence bien...
Je n'ai pas écrit une seule ligne ce matin.

Au fait, j'ai oublié de vous dire : je travaille dans une société nationale d'import-export. Nous importons des objets de Thaïlande, genre « ramasse-poussière » qui ne servent à rien et nous exportons nos cerveaux

- Ah, ah, ah...

- Quoi, Ah, Ah, Ah ? Vous trouvez ça drôle ? Il faut tout vous expliquer à vous, hein ? Vous ne me semblez pas être le genre « fufutte »... Mais oui, nous exportons notre matière grise, quoi, dans les pays du Tiers Monde... Vous connaissez ? Je me demande bien ce qu'ils en font là-bas, peuchère ! Peut-être les mangent-ils ? Dans ce cas, il y en a certains ici qui feraient bien de s'exporter, ça nous débarrasserait des emmerdeurs... D'un autre côté, nous risquerions d'empoisonner de braves gens, ce serait immoral. Ce n'est pas parce qu'ils sont pauvres qu'ils doivent aussi être malades...

Qui je suis, moi ? Vous ne le savez pas ? Oh ! Quand même ! Bon, je me présente : je suis la comtesse de Ségur... Pardon ? Que dites-vous ? Comment ! Ce n'est pas vrai ? Elle est raide celle-là ! Si le lecteur se met à mettre en doute l'identité de l'auteur, où va la culture ?

En attendant, la culture, elle va au boulot, ma vieille ! Allez hop ! File, tu es déjà en retard.

Heureusement que je me parle sinon j'oublierais de partir. Je suis trop bien ici. Avec vous. Vous auriez pu au moins me dire que c'était l'heure.

Un SDF de vingt cinq est mort de froid ce matin dans la région parisienne...

C'est vrai qu'il gèle ! Je gratte les vitres de ma voiture pendant plus d'un quart d'heure. Cette fois-ci, je fais fort. Je vais devoir rentrer avec la nuit et comme j'ai des hallucinations... Au fait, est-ce que je vous l'avais dit ? Ah oui ? Bon.

L'eau de la rivière est gelée. Un petit canard téméraire s'y aventure, au risque de glacer ses petites pattes. Ils sont fous, ces canards ! Le soleil m'éblouit en se reflétant dans les vitres des HLM barrant l'horizon.

Au bureau, il fait une chaleur étouffante. C'était déjà le bagne, ça va être Cayenne. J'ai peur de m'endormir. Une montagne de paperasses me fait penser à la tour de Babel et j'ai envie de m'enfuir en courant. Mais je bise tout le monde - un mélange de parfums, je ne vous raconte pas - j'ouvre mon armoire et le cauchemar remet ça. Sur l'étagère, à hauteur de mon nez, des yeux me regardent. Je referme précipitamment. Je sens la sueur couler le long de ma colonne vertébrale. Je me pince mais ça ne me réveille pas. Catherine me regarde d'un air goguenard et me dit :

- C'est le boulot qui te fait cet effet-là ?

Quelle finesse dans le propos ! Elle est pleine d'intelligence, celle-là... Comme c'est malin... Je vous présente Catherine, cheffesse numéro deux. Je lui offre mon plus beau sourire, celui qui mord, et je m'assois.

- Ca va ? me demande Aline. Tu n'as pas l'air en forme ?

Elle, au moins, elle est nature. En ce moment, elle a des poches sous les yeux jusqu'au milieu de la figure parce qu'elle ne dort pas mais elle s'inquiète pour ma santé. C'est sympa... Il faudra que je lui demande si elle peut me donner des infos sur la folie...

Je n'ose plus ouvrir l'armoire. Pourtant, il faut que je prenne mes dossiers ! Je ne vais pas passer la journée à contempler mon bureau vide. Cela ferait désordre...

Bon, je me lance. Il n'y a plus rien dans cette satanée armoire. Ouf. J'ignore où sont passés les yeux... N'empêche... Ça me met mal à l'aise, cette histoire d'œil. Ça fait penser au mauvais œil, et tout d'un coup j'imagine des petites poupées en terre plantées de piques... Pas de vaudou, ma fille. Ici on est dans un bureau de gens sensés. Je demande avec la meilleure volonté du monde :

- Qu'exportons-nous, aujourd'hui ?

Regards courroucés, soupirs, haussements d'épaules... Evidemment, j'aurais dû le savoir. Evidemment.

Donc, nous exportons toujours nos beaux cerveaux bourrés de matière grise à craquer. Les enfants du Tiers Monde, ceux qui sont anthropophages, vont pouvoir se faire de la tête de veau sauce ravigote pour pas un rond. Tant mieux.

D'ailleurs, de la matière grise, il en rentre dans le bureau. De la matière grise de classe. Vous pensez : pas de bonjour, rien. On ne salue pas des cerveaux vides (ce sont les nôtres...).

Je n'ai pas le temps de philosopher plus longtemps sur le devenir des futures têtes de veaux sauce ravigote des anthropophages. Je suis happée

par une cheffesse en colère qui me somme de venir tout de suite, sans attendre et sans délai, dans son bureau. Qu'est-ce que j'ai encore fait comme couillonnades ? J'en ai marre. J'ai envie de lui jeter mes dossiers à la figure mais je ne peux pas. Je suis très bien élevée, moi, polie. Bonjour Madame, merci Madame, au revoir Madame. Et puis, ils diront que je suis devenue folle, alors que je ne suis même pas capable d'écrire un mot sur la folie !

Elle me parle gentiment comme si j'étais nunuche. Je fais trop d'erreurs. Il n'y a que moi qui en fais dans cette boîte, d'ailleurs. Ici, tout le monde est parfait. C'est con. Si j'avais su que dans cette société on ne prenait que des gens parfaits, je serais restée au chômage. Mais on ne vous dit rien à l'ANPE. On vous laisse, petit être imparfait, vous jeter dans la gueule des loups de la perfection. Je suis désolée au-delà de l'exprimable. Je ne le ferai plus. Je bêle de désespoir comme la chèvre de Monsieur Seguin. J'ai fait une grosse bêtise : j'ai envoyé un cerveau de raciste en Afrique ! Je ne le savais pas, moi, qu'il était raciste, ce cerveau ! Z'avaient qu'à y mettre des étiquettes, comme dans mon rêve ! Pourtant, ce n'est pas la première fois que quelqu'un fait une erreur, dans ce bureau. Mais je ne sais pas pourquoi, quand c'est moi, ça les défrise.

Tout a commencé quelques mois auparavant. Des erreurs, avant, je n'en faisais pas. J'envoyais toujours les cerveaux où il fallait. Mais on m'a pistée, espionnée. Il faut dire que nous faisons aussi de l'espionnage de cerveau. Genre James Bond. Alors, forcément, on espionne aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Depuis, comme je me rends compte qu'on me regarde, je veux faire bien, alors je plante tout. Je me sens cernée de toutes parts. On me compte, on me note, on me décortique. Ils parlent en chuchotant dans les couloirs. Tout autour, c'est la loi du silence.

Entre parenthèse, j'aimerais bien savoir ce qu'il est devenu le cerveau de raciste en Afrique. On ne l'a jamais revu, paraît-il...

Quand Susie a envoyé un cerveau de vétéran de la guerre d'Indochine au Vietnam, personne ne lui a rien dit. On a étouffé l'affaire. Il paraît pourtant que là-bas, cela a fait un foin terrible. Il a été arrêté après avoir tué je ne sais combien de vieux qu'il croyait reconnaître de son épopée héroïque d'antan. Incident diplomatique... Qui l'a envoyé ? On ne l'a jamais dit. Mon raciste à moi, il n'a pas fait d'histoire. Les gouvernements africains n'en ont rien à fiche qu'un blanc se fasse manger ! Avec tous les problèmes qu'ils ont pour nourrir la population... Au niveau national, personne ne l'a su. Mais ici, mazette ! Je vais faire la Une du journal d'entreprise. Je serai donc célèbre.

Aujourd'hui, la Déclaration des Droits de l'homme a cinquante ans. Si vous l'oubliez, elle n'est rien.

En attendant, Catherine, la cheffesse numéro deux, elle est en colère. J'ai la tête en l'air... Qu'on lui coupe la tête ! C'est dans Alice au pays des merveilles... Vous vous souvenez ?

Max, ça c'est le chef, en rajoute. Lui, il est chef, enfin sous-chef du chef, c'est à dire qu'il se situe entre le sous sous-chef de chef et le chef lui-même qui est chef mais pas grand chef, puisque le grand chef est au-dessus de tous les chefs y compris du sous grand chef. Voilà... Mais oui, des chefs, ici, il y en a partout. Tu te balades dans un couloir, tu te retournes, et hop !

Il en surgit au moins trois d'un coup. Jamais le même. C'est comme les blattes, ça. Ça court dans les couloirs... C'est normal, pour une société d'exportation de cerveaux. On ne pouvait pas faire dans le simple. De quoi aurait-on l'air ?

- Et la note ? Tu as lu la note ?

Note ? Vous avez dit note ? Comme c'est...

Oui, ça va ! Je le sais, je ne suis pas Louis JOUVET. Eh, oh ! Entre nous ? Vous ne me prendriez pas pour une dingue des fois ? Parce que, si c'est le cas, faut me le dire.

Donc, je manque de concentration. Je voudrais leur dire que ce n'est pas étonnant, vu comme je suis espionnée. Mais je ne peux pas. J'ai un nœud dans la gorge et envie de pleurer.

Au bout du compte, je retourne à ma place. Je les haïs.

Pour me changer les idées, la Grande Cheffesse me demande un dossier. Zut. Il faut que j'aille aux archives. Je n'aime pas les archives. Je ne sais pas pourquoi. Elles sont au sous-sol, mais là n'est pas le problème. Les vies des gens y sont entassées, pêle-mêle, sans aucun respect pour les sympathies ou les antinomies. On y a rangé, ensemble, des personnes qui se détestaient cordialement. Il y règne une atmosphère de mort lente, de moisissure et de cafard. J'ai une angoisse bizarre chaque fois que la porte de l'ascenseur s'ouvre. J'ai l'impression qu'un monstre rôde dans les rayonnages.

Lorsque la porte de l'ascenseur se referme sur le monde civilisé (ou prétendu tel), j'ai le sentiment d'être aspirée par une machine infernale. Je descends dans les profondeurs du monstre exportateur de cerveaux. C'est là que sont cachés les secrets d'état de l'entreprise. Combien de cerveaux se sont laissé capturer et mettre au formol dans des bocaux de verre ? Il y a une grande armoire fermée à clef au fond du couloir. Je suis sûre qu'ils sont là. Pauvres cerveaux de pauvres humains... Pauvre misère. Avoir tant œuvré pour l'humanité et finir dans un bocal ! Je vous demande un peu ? Qu'ont-ils fait pour mériter ça ?

Toutes ces questions cruciales me passent par la tête tandis que l'ascenseur descend, descend...

J'ouvre la porte et cherche à tâtons la lumière. C'est étrange. D'ordinaire, il fait moins noir et l'interrupteur est juste en rentrant à droite. J'ai beau toucher le mur je ne trouve rien. Pire : une lueur blafarde éclaire la pièce. Mes yeux commencent à s'habituer à cette luminosité. Elle change des néons. La lumière vient d'une torche pendue au mur. Une torche ! Je vous demande un peu ? Qu'ont-ils encore inventé pour dérouter les honnêtes travailleurs ?

Et moi, Alexandre Dumas qui me retrouve dans les catacombes d'une société d'Import-export !

Comment, je ne suis pas Alexandre Dumas ? Je vous en pose des questions, moi ? C'est pas vrai ! Toujours à contredire, à protester, à contester, à me contrarier !

Allez, je vous fais marcher. Je ne suis pas Alexandre Dumas. Je suis Charlotte Brontë. Mais vous ne le dites à personne ? Promis ?

Donc, Charlotte - c'est moi - tâte les murs dégoulinants d'eau. C'est vrai qu'on se croirait dans un égout ou un cimetière moyenâgeux... Ca pue là-dedans ! Je ferais mieux de retourner en arrière mais je suis d'une curiosité malade et incurable. Alors je poursuis ma descente aux enfers... Plutôt aux « archfiers »... Le sol est glissant, un petit ruisseau coule tranquillement au milieu du couloir. Sur les murs, à la lumière des torches, j'aperçois des cavités creusées dans la pierre. Il y a des inscriptions illisibles sur des plaques de fer. Brr... Qu'est-ce qu'il fait froid ! Enfin, le couloir s'élargit et s'ouvre sur une grande salle en voûte d'ogive. Elle est magnifique ! Des feuilles d'acanthé en ornent le pourtour, et des fresques colorées couvrent presque toute la surface des murs. Où vais-je trouver ce foutu dossier là-dedans, moi ? J'ouvre une porte au hasard et je découvre une autre petite pièce avec des excavations peu profondes. J'y jette un regard furtif. Quelle horreur ! Sur une étagère, bien en vue, la tête de Catherine me regarde d'un air figé, stupéfait, comme si elle était aussi étonnée que moi. Un hurlement de loup sort de ma gorge. C'est plus que je ne puis supporter. Je m'enfuis en courant, poursuivie par un rire sadique sorti de je ne sais où.

Dans l'ascenseur, je retrouve un peu mes esprits. Ce n'est pas le moment de perdre les pédales. Je ne vais pas leur raconter mon aventure, tu parles ! Le plus incroyable, c'est que ce maudit dossier s'est retrouvé entre mes mains par enchantement. Décidément, il se passe de drôles de choses dans cette société...

J'ai quand même une pensée émue pour Catherine décapitée. Elle ne méritait tout de même pas cela. Elle était un peu acariâtre, genre vieille fille outragée en permanence. A mon avis, elle n'avait jamais connu l'amour, ce devait être la raison... Dommage pour elle. Maintenant elle ne le connaîtra jamais. C'est tout de même injuste... Il y en avait d'autres à décapiter avant. Par exemple, des qui sourient uniquement lorsqu'ils se coincent les doigts dans une porte...

Je tends le dossier à la cheffesse en chef, en tremblant.

- Vous ne vous sentez pas bien ? me demande cette assistante sociale-éducatrice-spécialisée-infirmière qui a raté sa vocation. Si vous êtes malade, vous devriez rentrer chez vous.

Attention ! Ce n'est pas qu'elle soit vraiment préoccupée par ma santé ! Erreur ! C'est pour que je ne contamine pas tous les cerveaux de mes dossiers. Cela ferait mauvais effet, pour une société d'import-export ! Est-ce que vous imaginez cette éminente matière grise éternuer dans une réception d'ambassade par exemple ? Dans les petits fours ou les décolletés des dames ? Et qui c'est qui aurait un blâme ?

Je ne vous le fais pas dire... Moi, Marguerite Duras.

Taisez-vous, je ne vous demande pas votre avis sur mon identité. Je réglerai mes comptes avec vous plus tard.

Je lui assure que je ne suis pas malade. J'ai eu froid aux archives, c'est tout. Elle part en haussant les épaules. A son avis, je suis une petite nature.

La matinée passe. Je n'ai pas le cœur au boulot. Quelqu'un demande innocemment :

- Vous n'avez pas vu Catherine ? Il y a au moins deux heures qu'elle n'est pas dans son bureau.

Non, personne n'a vu Catherine. Surtout pas moi. Les plus anxieuses vont voir si elle ne s'est pas trouvée mal dans les toilettes. A midi, elle n'a toujours pas réapparu.

La cheffesse en chef n'est pas contente, le sous-chef du chef non plus. Il lui avait donné des listes informatiques à tirer. Il veut tous les cerveaux de plus de trente ans encore en activité pour les mettre au rebut... C'est à dire dans un bocal. Il se demande si elle ne veut pas faire de la rétention d'informations...

Je vois sa pauvre tête étonnée sur les étagères. Je tremble de partout.

Le sous-chef du chef, qui a une matière grise extraordinaire, ne se fait pas de souci, lui. Elle ne craint rien, la sienne. Elle est protégée par le Grand chef qui est au-dessus de tous les chefs. Ce n'est pas demain la veille qu'il finira en « riz de veau aux chanterelles », lui. Sa matière grise coûte cher. La preuve, c'est qu'il a beaucoup de sous en échange. Plus tu as de la matière plus tu es payé, c'est logique, non ?

Moi je n'ai que matière à rire ou à me poser des questions. Erreur... Maintenant, j'ai matière à me faire du souci.

A midi, j'ai un nœud dans l'estomac. Alors, je prétends une incompréhensible nausée pour ne pas partir manger. Je vais en profiter pour descendre aux archives. Si je peux faire quelque chose pour Catherine ?

J'espère de tout mon cœur que tout va rentrer dans l'ordre, que j'ai eu un moment d'égarement, tout à l'heure, que je vais trouver Catherine en train de décortiquer des dossiers fumants, ou de ranger les bocaux.

Pas de chance. Je retrouve les catacombes et la tête de Catherine qui a cessé de sourire. Elle n'a plus l'air étonné. Elle n'a plus l'air de rien.

A côté d'elle, il y a une autre tête. Une tête d'homme. Je la reconnais, celle-ci. C'est celle d'un grand chef, sous-chef du grand chef qui est au-dessus de tous les chefs, mais pas du même service. Il est bien jeune pour terminer sa vie dans des catacombes... Ce n'est pas un marrant. Quand tu le rencontres dans les couloirs, il regarde ses chaussures avec obstination comme s'il avait peur qu'elles soient sales. On s'en fout qu'elles soient propres ou non, ses pompes ! On préférerait qu'il dise bonjour. Mais lui doit penser autrement. Nous n'avons pas les mêmes valeurs. En tout cas, il n'a pas l'air étonné d'être là. Il ne sourit pas. Il a la même tête que d'ordinaire.

Je m'inquiète. Est-ce que toutes les têtes pensantes vont finir ainsi ? Comment ferons-nous pour faire tourner la boutique si ceux qui savent s'en vont ?

J'entends un énorme rire au fond du couloir et des pas qui se rapprochent. La peur me noue les entrailles, j'ai les intestins à l'envers. Un drôle de bonhomme vient à ma rencontre. Il a au moins cent ans ! Une interminable barbe blanche et de longs cheveux blancs qui traînent par terre, la peau plus fripée qu'un parchemin du Moyen Age, il a l'air d'un

druide gaulois. Que fait-il chez nous ? C'est peut-être un espion d'une société concurrente. On a beau essayer de protéger nos cerveaux, il y a toujours des fuites.

Le vieil homme vient vers moi. J'ai beau être Bernard Henri Levy, je n'en suis pas moins homme, ou femme, je ne sais plus. Je n'ai pas l'héroïsme à fleur de peau, moi. J'ai le trouillomètre à zéro. Je ne peux même pas fuir.

L'ancêtre s'adresse à moi gentiment (est-ce pour mieux te manger, mon enfant ?) :

- Ah, c'est toi. Salut Jules.

Je n'ose pas demander qui est Jules. Il ne faut pas le contrarier. Il poursuit :

- Il y a longtemps que je t'attendais, Verne...

Ca y est ! J'ai compris ! Il me prend pour Jules Verne.

Ne le détrompez pas. Inutile de lui dire que je suis Albertine Sarrazin, il ne doit pas me connaître.

J'essaye de détourner mon esprit, de me dire des choses, il va peut-être disparaître.

Contre le Pac : cent mille personnes défilent dans la rue...

Bande d'imbéciles...

Krash financier : après l'Asie et la Russie, le Brésil plonge...

Je pense à nos cerveaux envoyés au Brésil. Je me demande si la liste de Max n'était pas pour eux...

Mais le vieil homme ne disparaît pas. Il a l'air vraiment réjoui de me revoir.

- Qu'est-ce que tu fabriques, dans cette boîte, Jules ? T'as pas mieux à faire ?

Ca y est ! Encore une qui va me faire la morale ! Comme si je n'en avais pas assez avec vous qui me harcelez à longueur de temps pour écrire ce fichu bouquin !

Ce que je fais ici ? Dois-je lui dire que j'aime manger, comme tout le monde, me vêtir, avoir un toit ? Inutile. Je vous fiche mon billet qu'il ne sait pas de quoi je parle !

Je balbutie :

- Ce que je fais ? Mais je travaille, moi. Je gagne ma vie, quoi. Et vous ? Que faites-vous ici ?

- Ah, ah ! Bonne question ! Je hante. Je suis un fantôme. Donc, je hante.

- Un fantôme ? Mais ça n'existe pas les fantômes !

- Eh ! Oh ! Pas d'insulte s'il te plaît. Je suis un fantôme très respectable. Je ne coupe pas les têtes de n'importe qui, moi ! J'ai de l'ambition. Je suis le fantôme coupeur de têtes de chefs, moi ! Pas de larbins dans ton genre.

Pour le coup, je sens la moutarde qui monte, qui monte comme la petite bête. Il m'énerve ce fantôme-là. Mais pour qui se prend-il ?

- De larbin ? Sois poli, au moins, le spectre. Je ne t'ai pas sonné. Tu sais ce qu'il te dit, le larbin ? Tu t'es regardé avec ton suaire « pétassé » ? Tu

pourrais avoir un peu de respect pour les vivants, et de tenue. On hante chic, ici.

Il s'esclaffe.

- Enfin je te retrouve. Figure-toi que je suis venu ici à cause de toi. Pour te chasser...

- Pour me chasser ? Mais tu es dingue ! Qu'est-ce que je t'ai fait ?

- Allons, allons, sois cool...

Pour un spectre je trouve qu'il a un langage un peu moderne. Il poursuit :

- Oui, pour te chasser. Tu vas mourir, ici. Tu ne sens pas l'odeur ? Berk ! Je tuerai jusqu'à ce que tu t'en ailles.

Il est dingue ! Je le savais !

- Mais tu n'as pas le droit de faire cela ! Je ne veux pas partir !

- Pas partir ? Mon œil ! Tu partiras ou toute la boîte y passera. A bon entendeur, salut.

- Mais je suis bien ici, moi ! Il fait chaud, je suis à l'abri des intempéries, je me marre bien, des fois. Je veux rester !

- Tu partiras. Ma réputation est en jeu. Je sauverai ton cerveau.

Je hurle et je le vousoie :

- Mais qui êtes-vous, à la fin ? Vous n'avez pas le droit !

- Qui je suis ? Un cerveau mort dans un bocal. Là-bas, dans l'armoire. Et pas n'importe quel cerveau, ma chère. Un des créateurs de la société. Tu peux vérifier. Tu partiras. Je n'ai pas le droit de t'abandonner à ton sort. Avant de pouvoir passer dans l'au-delà définitivement, il faut que je rachète mes erreurs passées, que je fasse une bonne action. Tu as de la chance, c'est toi que j'ai choisie.

Et il disparaît sans plus de façon. Je suis effondrée, anéantie. Je veux rester ici, moi ! Je ne sais pas où aller, je n'ai pas de référence, pas de diplôme, pas de matière grise à exporter ! Que vais-je devenir ?

Que je puisse me faire virer de ma boîte à cause d'un fantôme névrosé qui veut faire sa BA me révolte ! Je ne peux pas croire ça ! C'est un psychopathe, ma parole !

Je remonte à la surface, j'ai besoin d'air. Aline est seule dans le bureau. Elle est l'unique contact de cerveaux envoyés au Japon pour espionner des marques de voitures. Ils vont être bons à recycler, ceux-là... Ils ne comprennent pas comment les Japonais s'arrangent pour construire des voitures pas chères, bien finies, sans sous payer les ouvriers... Elle a l'air très absorbée. Je crois qu'un de ses cerveaux lui a promis une voiture neuve... Tant pis, il faut que je la dérange. Elle est la seule à qui je puisse raconter mon aventure sans me retrouver aussi sec en asile psychiatrique. Je me laisse choir lourdement sur ma chaise et lui dis :

- Je viens des archives. J'ai vu un fantôme et la tête de Catherine...

- Tu fumes la moquette ou tu as du haschich ?

- Rien de tout cela...

- Dommage...

Je suis ébahie, vexée même.

- C'est tout ce que tu trouves à me dire ? Je te dis que la tête de Catherine est posée sur une étagère aux archives et que j'ai vu un fantôme, et toi tu me demandes si j'ai du haschich ? Merde, alors !

- Ne t'énerve pas. Tu dois avoir la fièvre...

- Okay, j'ai la fièvre. Tu viens avec moi et tu verras.

- Bon, dit-elle laconique. Je viens. Mais j'espère que tu vas me faire voir l'impossible, le jamais vu... Je m'emmerde ici.

Nous descendons dans l'ancre de l'ectoplasme. J'ai peur qu'il n'y ait plus rien. Mais avec elle, pas de danger. Quand la porte de l'ascenseur s'ouvre, nous nous retrouvons dans une nécropole version cinquième siècle après JC. C'est la première fois que ça lui arrive.

- Merde, alors ! dit-elle sans imagination.

Je suis un peu déçue. J'attendais plus de texte. Mais elle est vraiment soufflée. Et là, je suis fière.

- Qu'en penses-tu ? C'est incroyable, non ?

- C'est génial, tu veux dire. Et où est-elle la tête de Catherine ?

- Attends, ma cocotte ! Tu ne vas pas être déçue. Il y a aussi Monsieur Schnock... Le petit jeune qui se marre chaque fois qu'il se tape sur les doigts. Oui ma fille. Lui aussi...

Je la conduis dans la grande salle voûtée. Là, elle est carrément subjuguée. Moi aussi... Car, dans les cavités réservées aux têtes pensantes, se trouvent aussi d'autres personnages. L'un d'eux a encore ses lunettes, et ses petits yeux hagards semblent fixer un point droit devant lui.

Oh, mais c'est le grand « senior Director » des importations, ça ! Celui qui rapporte de Malaisie, de Thaïlande et autres contrées exotiques, des objets inutiles que l'on vend un prix fou !

- Mazette me dit Aline. Rien que du beau monde. Où est-il ton revenant fou ?

Un rire énorme, gigantesque, venu des profondeurs de la terre répond à son interrogation. Mais le spectre ne se montre pas.

- Peut-être n'est-il visible rien que pour moi ? Après tout je suis bien Alphonse Daudet !

- Charrie pas, me dit Aline aussi sceptique que vous. Tu n'es pas Alphonse Daudet.

Je suis bien obligée de le reconnaître puisque je suis Camille Claudel.

Quoi ? Elle n'écrivait pas ? Bon, et alors, tout le monde peut se tromper ?

Nous réintégrons notre bureau, la tête pleine de choses extraordinaires et nous nous retrouvons nez à nez avec deux gendarmes.

.C'est le copain de Catherine qui a porté plainte. Fichtre ! Elle avait un copain ! Je ne l'aurais pas cru ! Ils nous posent des questions, puisqu'il n'y a personne d'autre. Normalement, les questions, ce n'est pas à nous qu'on doit les poser.

- Vous venez du service des archives ?

Cette question pertinente nous déconcerte. Devons-nous leur dire ce que nous y avons trouvé ?

- Je... Oui. Nous venons des archives. Il n'y a personne en bas...

- Bon, nous descendons quand même. Simple vérification de routine.

Ils reviennent une heure plus tard, couverts de poussière.

- Rien à signaler. Si vous avez des nouvelles de la demoiselle qui a disparu, avertissez-nous. Bonjour chez vous.

Rien à signaler ? Je regarde Aline qui fait semblant de s'intéresser à ses cerveaux espions d'asiatiques. Elle ne lève pas le nez de son ordinateur. Il ne l'a jamais autant captivée. Elle est rouge jusqu'à la racine des cheveux.

Drame de la misère : un SDF est trouvé mort étranglé sur un banc public. Les agresseurs lui ont volé les chaussures qu'il venait d'acquérir à la Croix Rouge, quelques heures auparavant.

Encore un vol de nourriture aux restaurants du cœur...

Si j'étais Marcel Pagnol au lieu d'être Simone de Beauvoir, je me les mordrais...

A trois heures de l'après-midi, je n'en peux plus. La curiosité me travaille tellement que je ne peux plus me concentrer. Il faut que je descende.

- N'y vas pas ! me dit Aline dans un souffle. Tu y passeras aussi.

Que nenni, que nenni. Ce n'est pas à moi que le spectre en veut.

La grande cheffesse est dans tous ses états. On vient de lui signaler l'absence de Monsieur Schnock. Elle panique. Il paraît qu'il manque aussi le chef en chef du service de la comptabilité des paniers en osiers de Corée, et le sous-chef du grand chef des ventes en gros des cerveaux dématièregritisés. C'est l'horreur. Les têtes pensantes désertent.

Je me précipite à la cave sous le regard médusé de mes collègues, se demandant quel est ce soudain désir de rangement chez quelqu'un d'aussi désordonnée que moi, à part Aline, bien entendu, scotchée à son écran comme si elle y voyait un homme à poil.

Elles se font du souci. Elles ont peur que je perde la tête. Tu parles ! Si elles savaient ! En passant devant le bureau de Max, je constate qu'il est vide. Pourvu qu'il ne soit pas décapité, lui aussi !

Banco ! Je le retrouve bien rangé à côté des autres avec un air de « revient Léon, y'a les mêmes à la maison » attendrissant. Si cela continue, toute la boîte va y passer.

Pas de trace du spectre allumé. Il ne répond pas à mon appel. Je sais que je ne le verrai plus. Il attend patiemment que je m'en aille, en assassinant froidement des gens qui ne lui ont rien fait.

A la lumière du soleil, le bureau ressemble à un oasis au milieu du désert, une île dans l'océan (je sais, ce n'est pas terrible comme image)... Une bouée dans la tempête, un phare dans l'obscurité...

Aline me secoue le bras.

- Qu'est-ce qui te prend ? dit-elle affolée. Tu ne vas pas faire une crise de nerf, au moins ?

J'ai pensé tout haut, cette fois-ci. Les autres me regardent inquiètes. Déjà que les cerveaux se font la malle, il ne faudrait pas que ceux qui restent, les cervelles de seconde ou de troisième catégorie, perdent les pédales.

Curieusement, la Grande Cheffesse est toujours là. Le spectre ne veut pas d'elle. Je sais pourquoi. Il faut qu'il reste quelqu'un à qui je puisse donner ma démission. Sale type ! De quoi s'est-il mêlé celui-là ? Je ne partirai pas, non, non, je ne partirai pas !

J'ai encore parlé tout haut.

Le Grande Cheffesse est consternée, bien que, venant de ma part, cela ne l'étonne pas beaucoup.

- Madame Dubois, ne vous énervez pas. Vous n'êtes pas concernée. Seuls les cerveaux importants disparaissent. Vous pouvez être tranquille.

Madame Dubois ? Qui c'est celle-là ? Moi je suis Colette.

J'ai dit : je suis Colette, et on se tait !

En tout cas, elle ne me l'a pas envoyé dire que je n'étais pas de la bonne matière grise d'exportation ! Elle ne perd rien pour attendre, celle-là. Je resterai jusqu'à ce que le fantôme n'ait plus personne à occire. Alors, elle y passera comme les autres...

Mais les copines s'inquiètent. Si tous les cerveaux se volatilisent, on va se retrouver au chômage. Je n'y avais pas pensé. Bof... L'Etat pourvoira à nos besoins. C'est lui qui paye, après tout. Il nous donnera des cerveaux de l'ENA, de Polytechnique, de Centrale ou de l'armée, tout simplement. Pourquoi s'en faire ?

Je le leur dis mais cela ne les rassure pas. Je fais du mauvais esprit, paraît-il. Moi je disais ça pour leur confort moral. Si elles ne sont pas contentes, je retire tout.

Donc l'Etat ne nous donnera rien, et nous allons crever d'absence de cerveaux.

Autant vous dire que ces propos-là ne leur plaisent pas non plus. En fait, elles veulent retrouver leurs anciens cerveaux chefs qui sèchent sur des étagères, mais ça, elles l'ignorent. Elles veulent tout comme avant. Pourtant, elles n'étaient pas satisfaites, avant ! Il y a seulement deux jours elles en avaient marre des cerveaux chefs casse-pieds ! Les gens ne savent jamais ce qu'ils veulent. D'ailleurs, moi non plus, au fait ? Hier j'en rêvais de voir toutes ces têtes alignées en rang d'oignons avec des étiquettes ! Maintenant, cela ne m'amuse pas. Tout est de ma faute.

Je regarde Aline bloquée sur son écran. On dirait qu'elle ne nous entend pas. Elle doit se prendre pour l'héroïne noire dans « Jumping Jack Flash » et pourtant elle est blanche. En fait, ce n'est pas un homme à poil qu'elle contemple mais une voiture. Cela fait une heure qu'elle ouvre et ferme les portes pour admirer la moquette.

Je lui dis :

- Elle est chouette ta bagnole ! Mais fais attention ! Ça peut te coûter cher de fricoter avec un espion.

- M'en fous. Tu fricotes bien avec un fantôme, toi. Mon espion lui, il n'est pas centenaire. A chacun son truc. Je préfère les jeunes aux ancêtres... En plus il est dingue, ton vieux délabré.

Elle a raison. Il est dingue. Mais si je ne lui obéis pas, nous allons nous retrouver avec la PJ sur le dos. Les flics mettront leur nez partout et finiront bien par me faire avouer l'inavouable. Au pire, je risque d'être inculpée pour non-assistance à personnes en danger, recel de malfaiteur, abus de biens sociaux (ben oui, les cerveaux sont à la nation, mes chéries) et délit d'initié (à cause d'Aline, qui fricote avec un espion, et que je n'ai pas dénoncée) et peut-être... Et peut-être ? Meurtre sans préméditation !

Alors je retourne à la cave. Pour la cinquième fois de la journée. Les copines rigolent. Elles en oublient la menace au-dessus de leur tête, le poids

de la vie bureaucratique posé sur leurs frêles épaules de petites bourgeoises bien pensantes et bien au chaud. Elles ne se doutent pas que je vais les sauver. Tel Robin des Bois au secours des pauvres, je me rue dans l'ascenseur au secours de mes collègues de travail. Je me sens héroïque. Je me décorerais si j'en avais le pouvoir. Je me congratulerais. Mais personne ne sait que je cours à ma perte, que je vais à la rencontre de mon destin, là-bas, dans les profondeurs insondables de la mémoire collective. Personne ne sait que moi, Jules Verne (c'est le fantôme qui l'a dit), je vole au secours des pauvres et des opprimés. Je suis Zorro. Dans le froid d'une cave moyenâgeuse, je suis aussi l'archéologue à la recherche de l'identité d'aïeux en os, plus précieux que des bijoux. J'écrase une larme d'émotion et me retrouve au milieu des têtes desséchées. Que d'histoires pour si peu ! Je les trouve jolies. On dirait des têtes réduites de guerriers Jivaros... J'appelle le fantôme. Il était derrière moi à m'observer. Faux cul...

- Alors, tu t'es décidé, Jules ?

- Comment pourrai-je faire autrement ? Tu me pousses au suicide, là.

- Mais non, au contraire. Je t'empêche de te suicider. Un jour tu me remercieras, et patati et patata...

Je ne l'écoute plus. Son speech m'écoeure. S'il n'arrête pas de me faire la morale, je m'en vais.

Mais je n'ai pas le temps de lui dire ce que je pense de son intervention. Je suis emportée par un tourbillon effréné. Je plonge dans un abîme de lumière et d'incompréhension. J'ai la nausée et je me retrouve dans l'ascenseur, plein à craquer. Tous les cerveaux sont là, hébétés, hagards. J'ai l'air anachronique. Catherine me regarde avec des yeux de poisson mort. On dirait qu'elle ne me voit pas.

La porte s'ouvre sur la cheffesse hystérique, échevelée, livide au milieu des tempêtes...

Quoi ? J'ai le droit puisque je suis Victor Hugo ! Et on ne fait pas de commentaire !

- Je les ai trouvés, dis-je perfidement. Ils se cachaient dans les rayonnages. Je ne vous raconte pas les cochonneries qu'ils y faisaient...

Je crois qu'elle va s'étouffer. Non. Elle reprend sa respiration, gonfle sa maigre poitrine, et refait son chignon. Tout le monde au rapport !

J'exulte. Le spectre est bien sympa, tout de même. Ils vont se faire passer un savon mémorable. Dix ans que j'attends cela.

- Attendez !

Oh temps suspends ton vol !

J'ai dit que j'avais le droit !

La Grande Cheffesse a un mouvement d'énervement mais puisque c'est moi qui les ai trouvés, elle a bien quelques secondes à m'accorder.

Aline rigole. Cette fois-ci, je vous parie qu'elle a bien un homme à poil sur son écran !

- Que voulez-vous Madame Dubois ? Susurre-t-elle avec un sourire forcé.

Si elle continue, elle va se coincer la mâchoire, ça c'est sûr...

Alors je récite, sous les yeux éberlués de tous les protagonistes de cette lamentable affaire, sans papier, sans avoir travaillé mon texte :

- Madame

Je viens, par la présente, vous signifier mon désir de ne plus poursuivre nos relations contractuelles que je trouve indécentes et indignes de moi. Sic... Dix ans de dur labeur, penchée sur la cognée de mon ordinateur, des ampoules plein les mains, suant sous les coups du sort, bavant devant les cadeaux-patrons misérables dispensés au goutte à goutte et au petit bonheur la chance, vomissant mon petit dej' tous les matins avant de venir gagner mon pain quotidien, Amen. Dix ans de bons et loyaux services ignorés, bafoués, méprisés. Dix ans, dis-je, que j'envoie des cerveaux malades aux quatre points cardinaux sans aucune déontologie, que j'obéis à vos ordres imbéciles et contradictoires tout autant que controversés. Entre parenthèse, j'espère que le cerveau du raciste s'est fait bouffer... J'en ai marre. Je vous tire ma révérence. Désormais, vous exporterez sans moi.

Je vous prie d'agréer, Madame, mes respectueuses salutations. Tchao...

- Dois-je vous le mettre par écrit ?

Ce mois-ci, le chômage a régressé de 0,98%

Aline se lève et applaudit. Les autres ont plongé le nez dans leurs dossiers sans piper mot. Ça exparte du cerveau à la vitesse de la lumière. Il faut expier les fautes de ceux qui tombent au champ d'honneur. Moi, à l'occurrence.

La Grande Cheffesse fustige Aline du regard. Si elle continue, elle va aller trier les paniers en osier ou les têtes en plâtre du Moyen Orient, elle ! Ce serait dommage pour son espion.

Je fais une révérence, et leur dis :

- Moi, Georges Sand, je vous salue.

J'ai l'impression qu'on me prend plutôt pour le marquis de Sade mais je m'en fous.

Dehors, le soleil décline à l'horizon. J'avais oublié à quel point le crépuscule était beau. Des pies se disputent une pigne de pin, et un chat les guette derrière un muret de pierre. Il fait si bon sous le soleil couchant... Comment peut-on imaginer que derrière des murs de béton froid, des cerveaux bourrés de matière grise se liquéfient dans des bocalux ? C'est vrai, je le jure. Je les ai vus : ça existe.

Cela fait un mois que j'ai quitté les « archfers » DE LA **SEDVF** (Société exportatrice de cerveaux neufs).

Aline a disparu. Je crois qu'elle s'est fait enlever par son espion. Tant mieux. Pour elle.

Il l'attendait à la porte du garage et l'a prise dans sa superbe auto... ô, ô, ô...

J'ai rencontré les copines, il n'y a pas longtemps. Je voulais avoir des nouvelles de Catherine. Elles n'ont pas compris pourquoi sa santé me préoccupait tant ni pourquoi je suis partie précipitamment sans donner d'explication. A mon avis, elles ont perdu la mémoire. Cela arrive quand on travaille trop. Ou alors elles boivent...

Vous ne savez pas la meilleure ? J'ai eu un prix, pour mon bouquin. Si, si, celui sur la folie, vous savez ? Je vais vous faire une confidence mais vous ne le répétez à personne : je n'ai jamais rien écrit sur la folie, moi.

D'ailleurs, la folie, je ne sais même pas ce que c'est.

Signé :

Alexandre Dumas, Victor Hugo, Zola, La comtesse de Ségur, Colette, Zorro, etc. Et Francette Dubois.